

## LES HYSTERIQUES DE MIRBEAU

En mai 1885, Mirbeau, alias le Diable, écrivait : « Ce siècle sera celui des maladies nerveuses, à un double point de vue : d'abord, parce qu'elles auront été maîtresses et causes de tous ses actes ; ensuite, parce qu'il aura étudié à fond et connu les secrets de son mal<sup>1</sup>. » Au premier rang de ceux qui auront « étudié à fond » ces maladies du siècle, le neurologue Jean-Martin Charcot, auquel Mirbeau consacre une de ses *Chroniques du Diable de L'Événement*, intitulée « Le Siècle de Charcot », et en qui il voit une « figure sereine, entièrement vouée à l'observation, avec une pointe d'amertume philosophique » ; et au premier rang de ces « maladies nerveuses » propres au XIX<sup>e</sup> siècle, l'hystérie, pathologie à la mode, à laquelle le chroniqueur consacre un autre article, « L'Hystérie des mâles<sup>2</sup> ».

Or, dans les romans qu'il compose à la même époque, juste avant ou juste après ses articles de *L'Événement*, Mirbeau met précisément sur pied des personnages que le romancier, certes, ne qualifie qu'une seule fois d'hystériques, à la différence de Camille Lemonnier<sup>3</sup>, mais que l'on peut, sur la base d'un certain nombre de symptômes caractéristiques, considérer comme tels : « la belle Madame Le Vassart », du roman éponyme de 1884 paru sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne ; M<sup>me</sup> Mintié, la mère du narrateur du *Calvaire* (1886), roman auquel Mirbeau commence à travailler dès le mois de juin 1885 ; l'abbé Jules, du roman homonyme de 1888 ; et Clara, la monstrueuse et néanmoins fascinante héroïne du *Jardin des supplices* (1899). N'étant ni médecin, ni

---

<sup>1</sup>. « Le Siècle de Charcot », *L'Événement*, 29 mai 1885 (recueilli dans les *Chroniques du Diable* de Mirbeau, *Annales littéraires de l'université de Besançon*, 1995, p. 121 ; c'est à cette édition que renvoient les indications de pages).

<sup>2</sup>. Article paru dans *L'Événement* le 20 mai 1885 et recueilli dans les *Chroniques du Diable*, *loc. cit.*, pp. 115–120.

<sup>3</sup>. Voir Camille Lemonnier, *L'Hystérique* (1885), réédition 1996, Séguiet, présentée par Éléonore Roy-Reverzy.

psychanalyste, je ne saurais avoir la prétention d'apporter des lumières sur l'hystérie, maladie à symptômes frappants, mais dont la cause est problématique, et ce d'autant moins que la définition en est de surcroît bien difficile à donner<sup>4</sup> et que l'usage qu'en font les psychiatres – et aussi les romanciers naturalistes ! – est éminemment culturel, subjectif, et par conséquent variable<sup>5</sup>. Je me contenterai donc de dégager l'idée que nous en donne le journaliste dans ses articles de 1885 et d'analyser l'illustration qu'en fournissent ces quatre personnages romanesques, en tâchant de les éclairer à la lumière des thèses en vogue à l'époque et des hypothèses ultérieures, notamment celles de Freud. Et, ce faisant, comme il ne s'agit pas d'observations cliniques, mais de fictions littéraires, je me demanderai pourquoi le romancier s'est attaché à des personnages hystériques et quel « bon usage » il fait d'eux.

Pour la clarté de l'exposé, il est cependant indispensable de s'appuyer sur une définition, si vague et insuffisante qu'elle soit, de l'hystérie, en l'occurrence celle qui est donnée par Ey, Bernard et Brisset dans leur Manuel de psychiatrie<sup>6</sup> : « L'hystérie est une névrose caractérisée par l'hyperexpressivité somatique des idées, des images et des affects inconscients » et qui se manifeste par divers symptômes fonctionnels,

---

4. « *La définition de l'hystérie n'a jamais été donnée et ne le sera jamais* », écrivait C. E. Lasègue en 1878 (cité dans l'article « Hystérie » de l'*Encyclopædia Universalis*, 1980, t. VIII, p. 686). L'auteur de cet article, le professeur de médecine Lempérière, ajoute pour sa part : « *Un siècle a passé, l'imprécision demeure. [...] Les limites mêmes de l'affection sont difficiles à cerner* » (*ibid.*).

5. La psychanalyste Gisèle Harrus-Révidi écrit ainsi que, « *sous ce vocable* » d'hystérie, qui a été un « *puissant vecteur de toute sorte de polémiques* », « *se dissimulent à la fois une pathologie psychiatrique [...] et un mode essentiel de penser les faits psychiques* » (*L'Hystérie*, P.U.F., 1997, p. 4). L'application du terme d'hystérie à la littérature donne aussi lieu à des interprétations fort divergentes : ainsi, le psychanalyste Henri Rey-Flaud voit dans le Don Juan de Molière un pervers et fait de son valet Sganarelle un hystérique (*L'Éloge du rien : pourquoi l'obsessionnel et le pervers échouent là où l'hystérique réussit*, Seuil, 1996), cependant qu'un autre psychanalyste, Jean-Pierre Winter, voit dans Don Juan l'incarnation de l'homme hystérique perpétuellement instable, déçu et en attente (*Les Errants de la chair*, Calmann-Lévy, 1998). De même, le personnage d'Humilité, du roman de Camille Lemonnier, est qualifié par J.-K. Huysmans de « *toquée mystique* » et de « *folle du Christ* », mais non d'hystérique (voir l'édition Séguier de *L'Hystérique*, de Lemonnier, p. 226).

6. Paru chez Masson en 1989. La citation est fournie par Gisèle Harrus-Révidi (*op. cit.*).

notamment au cours de crises paroxystiques caractérisées par des contractures, des spasmes ou des anesthésies.

### **LES CHRONIQUES DU DIABLE**

Dans ses deux « Chroniques du Diable » de 1885, Mirbeau se comporte à la fois en reporter et en moraliste.

En tant que reporter, il rend compte tout d'abord de la curiosité que constitue l'existence avérée d'hommes hystériques, nonobstant l'étymologie du mot et la conviction bien ancrée depuis l'antiquité que le siège du mal est l'utérus : c'est en effet ce qu'a affirmé Charcot et ce qu'a officiellement reconnu une décision de justice accordant des indemnités à un magistrat devenu hystérique à la suite d'un accident de chemin de fer<sup>7</sup>. Ensuite et surtout, le chroniqueur relate les expériences d'hypnotisme réalisées sur des hystériques au cours d'une leçon de Charcot dans le grand amphithéâtre de la Salpêtrière<sup>8</sup>. Il présente ainsi les symptômes classiques d'une crise d'hystérie féminine :

Tout à coup, chez la malade, la vue s'altère, l'œil prend une expression d'angoisse. Les membres se contractent en tous sens. Puis ce sont de grands mouvements, des soubresauts brusques qui courbent le corps en arc de cercle. Succèdent d'étranges attitudes dramatiques ou comiques. Elle a peur, elle voit des fantômes, des gens qui veulent l'emmener. Soudain, ce sont des anges, des figures riantes, et elle leur sourit. Elle est en extase ; elle murmure des paroles sans suite ; parfois elle serre entre ses bras un être imaginaire. Enfin c'est l'abattement, l'épuisement, la profonde mélancolie (p. 116).

On retrouve là les phases habituelles de la crise, des contractions à l'abattement final, des hallucinations, et un langage émotionnel qui utilise le corps pour faire passer un message.

En tant que moraliste, le journaliste s'interroge sur les causes de l'hystérie et sur les conséquences envisageables de sa vogue et des pratiques hypnotiques du maître.

– Les causes de l'hystérie : selon le petit Diable aux pieds fourchus, elle « est une simple maladie nerveuse que nous héritons de parents mal équilibrés, d'ancêtres détraqués ou de grands-oncles alcooliques » (p. 115), idée fort banale à

---

<sup>7</sup>. Gisèle Harrus-Révidi le confirme dans son étude (*op. cit.*) : c'est Charcot qui a diagnostiqué les hystéries masculines consécutives à des accidents de chemin de fer.

<sup>8</sup>. On sait que Freud, au cours de son séjour à Paris quelques mois plus tard, assistera aussi aux leçons de Charcot.

l'époque du naturalisme et du scientisme triomphant, qui accordent à l'hérédité une influence déterminante, comme Mirbeau lui-même en apportera une illustration dans *Le Calvaire* et *L'Abbé Jules*. Mais, ce qui est plus intéressant, l'hystérie est, plus généralement, présentée comme le produit d'une évolution qui, de la saine animalité aux besoins restreints et naturels, a conduit l'homme moderne à une vie artificielle et beaucoup trop intense, où les besoins factices épuisent les nerfs, où la vitesse suscite le vertige et appauvrit le sang, symbole de vitalité :

Aux temps passés, quand l'animal prédominait chez l'homme, quand la vie matérielle était en grande partie le but du troupeau humain, c'est la lèpre, c'est la peste qui s'attaquent aux corps et corrompent le sang. / Nous, depuis soixante-dix ans, nous travaillons surtout du cerveau, nous peignons des nerfs, nous les tendons comme des cordes d'arbalète ; qu'ils cassent pourvu que nous arrivions au but ! Notre sang s'appauvrit tandis que notre système sensitif s'affine jusqu'à l'exaspération (p. 119).

Il est frappant de noter que Mirbeau, en évoquant l'appauvrissement du sang, ne semble pas séparer l'hystérie de l'anémie, maladie à la mode et « bien portée », selon lui, à laquelle il a consacré une chronique en 1880, dans *Paris déshabillé*<sup>9</sup>. Aux anémiques, qui sont « des impuissants et des inutiles » et « s'attachent aux flancs d'un peuple comme une plaie gangrenée », il opposait alors « les nerveux », qui sont « des puissants et des forts », mais qui risquent d'être « esclave[s] de [leurs] sensations » et de s'épuiser prématurément en vivant au double des autres<sup>10</sup>. De sorte que, par des voies différentes, anémie et nervosisme aboutissent au même résultat que l'hystérie, dont ils semblent être les deux faces : l'épuisement de la race.

– Quant aux conséquences de l'hystérie, le chroniqueur de 1885 en envisage de deux types. D'une part, il craint que « le

---

<sup>9</sup>. « Tous anémiques », *Le Gaulois*, 12 juin 1880 (recueilli dans *Paris déshabillé*, l'Échoppe, Caen, 1991, pp. 15–20). Il y donnait la parole à un médecin, qui craignait que l'anémie ne se transmette aux nouvelles générations, par l'hérédité du « *sang appauvri* » et, surtout, par l'éducation, « *effroyable coup de pouce* » donné par la mère anémique au cerveau et au cœur d'enfants qui ne sont pour elle que des « *joujoux* », ce qui achèverait une France tombée « *dans la pourriture physique et le rachitisme moral* ».

<sup>10</sup>. « Les Nerveux », *Le Gaulois*, 22 juin 1880 (*Paris déshabillé*, pp. 21–26). Parlant d'une actrice hyper-nerveuse, qui vit au double des autres, il écrivait qu'elle « *meurt double* ».

principe vital » ne soit « de plus en plus menacé chez l'homme », lors même que seront multipliées, grâce à la science, « les facilités de vivre » (p. 119). Ce cri d'alarme contre la décomposition morale du pays, Mirbeau ne cesse de la lancer dans tous ses articles crépusculaires du début des années 1880, notamment dans les fameuses Grimaces de 1883. D'autre part, la généralisation des maladies nerveuses risque d'aboutir à la dictature des hommes restés sains d'esprit : « Quel parti pourra-t-on tirer plus tard de ces étranges affections nerveuses ? Est-il à craindre qu'une partie des hommes, la fraction malade, la plus nombreuse, devienne l'esclave docile de la minorité qui veut et qui sait ? » (p. 126). La façon dont Charcot hypnotise ses patients et manipule leurs réactions, en inhibant leurs réflexes, ne peut que susciter l'inquiétude : « Voyez-vous d'ici tout un peuple hypnotisé, ne voyant, ne marchant, n'agissant et ne souffrant qu'avec la permission de quelques êtres supérieurs ? Les cerveaux humains ne sont-ils qu'une cire molle ? Nous ne le savons pas encore. [...] L'avenir est à ceux qui savent : ils seront les maîtres de ceux qui ne possèdent pour guide que leur cœur, leurs nerfs ou leur imagination. » (pp. 126-127). Il n'est pas interdit de voir dans cette crainte comme une prémonition de ce que seront les totalitarismes du vingtième siècle<sup>11</sup>...

Voyons maintenant les quatre illustrations fournies par Mirbeau romancier.

#### « LA BELLE MADAME LE VASSART »

Dans ce roman « nègre » publié sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne, Mirbeau a entrepris de retraiter à sa façon le sujet de *La Curée*, en inversant la problématique du roman de Zola : ce n'est pas à cause de la corruption ambiante des mœurs de la République – qui ne valent pas mieux que celles du Second Empire – qu'advient le drame, mais au contraire à cause du puritanisme et du moralisme du brillant compositeur Daniel Le Vassart, victime de son excessif amour pour sa mère décédée et d'un respect mal placé pour un père affairiste, préfiguration d'Isidore Lechat, qui n'en mérite certes pas tant. À cause de sa fidélité à ses parents, il repousse avec horreur un amour,

---

<sup>11</sup>. L'hypothèse est d'autant moins absurde que Mirbeau, dix ans plus tard, verra dans le collectivisme de Jules Guesde les prémices d'une société niveleuse et plus compressive encore que la société capitaliste, où l'individu ne sera plus qu'un numéro. Voir mon article « Mirbeau et Jaurès » dans les Actes du colloque d'Orléans *Jaurès et les écrivains*, Centre Charles Péguy, Orléans, 1995.

pourtant partagé et prometteur, pour sa jeune et séduisante belle-mère, Jane, que l'instinct de vie aurait dû lui faire paraître naturel et épanouissant, mais que la société considère comme doublement coupable, puisqu'il est à la fois adultère et incestueux. À la différence de La Curée, l'inceste n'est jamais consommé. D'où une douloureuse frustration affective et sexuelle de Jane, « la belle Madame Le Vassart », qui se sent trahie, qui poursuit en vain son beau-fils de ses assiduités possessives, et qui, pour se venger de lui, descend tous les degrés de la déchéance sociale, jusqu'au dénouement, qui ne peut être que sanglant.

Or, si Jane nous est présentée au départ comme une femme saine et dotée d'une sensibilité « artiste » qui la fait vibrer à l'unisson de Daniel ('elle lui a jadis enseigné le piano), elle devient peu à peu hystérique sous l'effet d'une passion contrariée, qui s'exaspère :

[...] « elle fut ombrageuse, exigeante ; à mesure qu'il [Daniel] se détachait d'elle, elle se serrait contre lui davantage, ne le quittant plus, lui défendant tout travail, toute sortie, où elle n'eût pas sa part et son rôle marqués, jusqu'au jour que l'hystérie, qui la travaillait depuis des mois, ayant éclaté soudain, la jeta en d'effroyables audaces d'impudeur<sup>12</sup>. »

De fait, à la fin du chapitre X, où apparaît ce qualificatif, on la voit qui « guett[e] Daniel dans des coins », « bondi[t] sur lui quand il pass[e] » et « l'enlac[e] de tendresses affamées », qu'il repousse :

Une nuit, elle vint cogner à la porte de sa chambre ; comme il n'ouvrait pas, elle s'acharna à grand bruit contre le battant, la serrure, emplissant l'hôtel de ses cris de détresse : / — Daniel, je meurs !... Je meurs, Daniel ! « [...] et, haletante, les yeux morts, [elle] l'embrassait, l'enveloppait de caresses dévorantes<sup>13</sup>. Il la saisit enfin et la porta de vive force à son appartement ; puis, l'ayant placée sur son lit, demi-nue, se tordant, râlant en des spasmes, en des fureurs d'amour, tout le bas du corps remué de tressauts voluptueux, il sonna ses femmes et s'enfuit » (p. 858). Un peu plus loin : « Elle répéta :

---

<sup>12</sup>. *La Belle Madame Le Vassart*, chapitre X (*Œuvre romanesque*, Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, 2000, t. II, p. 858 ; c'est à cette édition que renvoient les indications de pages).

<sup>13</sup>. Elles annoncent les baisers incestueux de Madame Mintié dans *Le Calvaire* (voir plus loin).

“Oui, à demain !” et, la porte fermée, s’écroula de tout son long dans une rigidité de cadavre » (p. 860).

Il s’agit là de crises d’hystérie caractérisées, qui culmineront au dénouement, explicitement assimilé au cinquième acte d’un mélodrame ou d’un opéra<sup>14</sup> : ivre d’une vengeance qui l’a poussée à vouloir la mort de celui qui est devenu pour elle l’unique objet d’une haine acharnée, telle Carmen face au couteau de Don José, elle défie Daniel et va au-devant de la mort : « À qui le tour ? s’écria-t-elle en éclatant de rire, tandis que, frémissante et grandie, semblable à quelque Érynnie féroce déchaînée, elle fonçait sur Daniel » (p. 965).

Pour le romancier, Jane Le Vassart est, certes, un cas pathologique exceptionnel, mais il est intéressant en ce que, dans son paroxysme même, d’une théâtralité avouée, et qui annonce celui de l’abbé Jules, elle illustre éloquemment les effets dévastateurs d’une morale sociale hypocrite et compressive contre laquelle elle se révolte jusqu’à ses conséquences extrêmes. Car avant d’être le bourreau de son beau-fils, elle est une victime de l’ordre patriarcal et de « la vie à outrance » imposée par son seigneur et maître, Le Vassart, qui a jadis tenté de la violer, avant de l’acheter et de l’épouser, qui l’affiche pour le bien de ses affaires, à l’instar de Saccard de La Curée, et qui la trompe abondamment, comme il se doit. L’hystérie est clairement présentée comme la conséquence d’une morale familiale contre-nature et mortifère, thèse diamétralement opposée à celle de Zola qui, dans La Curée, entendait au contraire prouver la nécessité de la cellule familiale<sup>15</sup>.

### MADAME MINTIÉ

La mère de Jean Mintié, le narrateur du Calvaire, n’apparaît que dans le premier chapitre du roman, mais son rôle dramatique n’est nullement négligeable pour autant puisque c’est elle qui a transmis à son fils, héritage génétique et culturel tout à la fois, la névrose qui fera de lui la proie impuissante de la goule dévoratrice Juliette Roux. Pour évoquer sa mère, le triste héros

---

<sup>14</sup>. « Attendez la cinquième acte, sacristi ! », s’écrie Jane (p. 964). La référence à *Carmen* est explicite : Jane déclare ironiquement que « *l’amour est enfant de Bohème* » (p. 965).

<sup>15</sup>. Dans *La Cloche* du 8 novembre 1871, Zola expliquait ainsi son dessein : « La Curée, c’est la plante malsaine poussée sur le fumier impérial, c’est l’inceste grandi dans le terreau des millions. J’ai voulu, dans cette nouvelle Phèdre, montrer à quel effroyable écroulement on en arrive, lorsque les mœurs sont pourries et que les liens de la famille n’existent plus. »

se sert des quelques souvenirs d'enfance gravés dans sa mémoire et, pour le reste, des témoignages des autres, qu'il accommode à sa façon, synthétiquement, sans la moindre prétention à l'analyse clinique d'un cas, et sans prétendre davantage éclairer les mystères d'une âme que n'a pu comprendre aucun des trois médecins appelés en consultation, dans une scène digne de Monsieur de Pourceaugnac<sup>16</sup>.

Cette femme souffre en premier lieu d'une névrose caractérisée par une « sensibilité excessive » et dont les premiers symptômes, non précisés, apparaissent dès « son enfance et sa première jeunesse<sup>17</sup>, [...] marquées de quelques incidents nerveux inquiétants » (p. 126). Ces « incidents nerveux » apparaissent comme un legs fatal de sa mère, toujours malade, qui souffrait de mélancolie et qui a fini par se suicider. Au facteur héréditaire s'ajoute le facteur psycho-historique évoqué dans les Chroniques du Diable : la jeune fille n'avait « personne en qui verser le trop-plein des pensées, des tendresses, des désirs qui, ne trouvant pas d'issue à leur expansion, s'amoncelaient, bouillonnaient, prêts à faire éclater l'enveloppe fragile, mal défendue par des nerfs trop bandés » (p. 129).

À l'âge adulte, deux traits majeurs sont mis en lumière par le narrateur :

– D'une part, elle a intériorisé le poids de la fatalité de l'hérédité : « Elle s'exaltait, s'abandonnait à cette idée qu'il ne lui était pas possible de résister aux fatalités de sa race, qui lui apparaissait alors, ainsi qu'une longue chaîne de suicidés, partie de la nuit profonde, très loin, et se déroulant à travers les âges, pour aboutir... où ? » (p. 127). Au cours de véritables « hallucinations », elle revoit le cadavre de sa propre mère pendue :

« Ce qu'elle savait, c'est qu'en ces moments l'image de sa mère, de sa mère morte, était toujours là, toujours devant elle, de sa mère qu'elle-même, un dimanche matin, elle avait trouvée pendue au lustre du salon. Et elle revoyait le cadavre

---

<sup>16</sup>. « *Personne n'avait vu clair dans cette âme. Elle-même s'ignorait* » (*Œuvre romanesque*, t. I, p. 129 ; c'est à cette édition que renvoient les indications de pages). Il est à noter qu'un de ces médecins diagnostiquait une anémie et préconisait des fortifiants, comme le médecin interviewé par Mirbeau dans *Paris déshabillé* (p. 17).

<sup>17</sup>. Le psychanalyste J.-D. Nasio écrit que l'hystérie est une « *névrose latente qui éclot le plus souvent lors d'événements marquants ou à des périodes critiques de la vie d'un sujet, comme par exemple à l'adolescence* » (*L'Hystérie, ou l'enfant magnifique de la psychanalyse*, Payot, 1995, p. 15).



qui oscillait légèrement dans le vide, cette face toute noire, ces yeux tout blancs, sans prunelles, et jusqu'à ce rayon de soleil qui, filtrant à travers les persiennes closes, élaboussait d'une lumière tragique la langue pendante et les lèvres boursouflées. Ces souffrances, ces égarements, ces enivresments de la mort, sa mère, sans doute, les lui avait donnés en lui donnant la vie ; c'est au flanc de sa mère qu'elle avait puisé, du sein de sa mère qu'elle avait aspiré le poison, ce poison qui maintenant emplissait ses veines, dont les chairs étaient imprégnées, qui grisait son cerveau, rongait son âme » (p. 126).

On retrouve là un exemple de ce que Charcot et Pierre Janet considéraient comme une « maladie par représentation », produite par « l'action incisive d'une idée ou d'une représentation psychique chargée d'affect<sup>18</sup> », et on peut le rapprocher de la première théorie de Freud, qui voyait également dans la névrose hystérique « l'action pathogène d'une représentation psychique, fortement chargée d'affect<sup>19</sup> » – avec cette différence, par rapport à Charcot, que, pour Freud, cette « représentation psychique » est inconsciente.

– D'autre part, M<sup>me</sup> Mintié, qui a passé sa jeunesse en plein essor de l'idéalisme romantique, est atteinte de bovarysme et de spleen et souffre de ne jamais pouvoir réaliser des rêves inaccessibles et des amours chimériques, et de ne pouvoir défouler tout

ce qui, depuis son enfance, s'y était amassé d'ardeurs vagues, d'aspirations prisonnières, de rêves captifs. [...] Sa conception des êtres et des choses, indéterminée, flottante, la condamnait fatalement aux perversions des sens, aux égarements de l'esprit, et ne lui laissait que le supplice du rêve jamais atteint, des désirs qui jamais ne s'achèvent » (p. 129).

Son mariage avec un homme qui est, à ses yeux, intellectuellement et socialement inférieur, achève de l'écœurer, comme Jane Le Vassart : « Et ses dégoûts, et ses révoltes de se sentir, morceau de chair avili, la proie, l'instrument passif des plaisirs d'un homme ! » (p. 130). Ce dégoût de la « chair » l'amène au déni de sa féminité : non seulement elle se refuse à son mari, comme d'autres héroïnes de Mirbeau, mais elle rejette même les parfums, symbole de féminité : elle « ne pouvait supporter la moindre odeur sans

---

<sup>18</sup> J.-D. Nasio, *op. cit.*, p. 180.

<sup>19</sup> J.-D. Nasio, *op. cit.*, p. 31. On sait que, par la suite, Freud évoluera et ne parlera plus que de fantasme de traumatisme.

qu'une crise se déclarât, qui se terminait toujours par un évanouissement » (p. 126). C'est précisément ce refus de leur sexe qui mène les hystériques femmes « à la frigidité », selon la psychanalyste Jacqueline Schaeffer<sup>20</sup>. Un temps la maternité semble offrir à M<sup>me</sup> Mintié une planche de salut : « La maternité redressa en elle les énergies abattues, réveilla la conscience des devoirs nouveaux, des responsabilités sacrées dont elle avait maintenant la charge. Quelles nuits ardentes, quels jours enfiévrés elle connut, penchée sur le berceau où quelque chose, détaché de sa chair et de son âme, palpait !... De sa chair et de son âme !... [...]. Ses troubles, ses terreurs, ses détresses anciennes, elle les comprenait maintenant ; c'est qu'un grand mystère de création s'était accompli dans son être » (p. 131). Elle est en cela conforme à ce que révèle l'observation<sup>21</sup>. Mais cela ne dure pas et sa sérénité ne résiste pas aux « spasmes nerveux », aux « contractions malades des muscles », aux « convulsions qui faillirent emporter » son enfant âgé d'un an et où elle voit « les premiers symptômes du mal héréditaire, du mal terrible, qui allait se continuer en son fils » (p. 132). Son impuissance à réaliser l'idéal entrevu dans ses rêves de jeunesse et le sentiment de culpabilité qu'elle éprouve en pensant à l'hérédité chargée du petit Jean achèvent de la désespérer (« la dernière espérance mourut en son cœur », p. 134) et lui inspirent des désirs de mort libératrice (« noviciat du néant », p. 128). Mais en fait, explique le narrateur, « au lieu d'aspirer à la mort, ainsi qu'elle le croyait, comme l'oiseau qui a faim du ciel inconnu, son âme, à elle, avait faim de la vie, de la vie rayonnante de tendresse, gonflée d'amour, et, comme l'oiseau, elle mourait de cette faim inassouvie » (p. 129) – comme Jane Le Vassart.

Outre les hallucinations déjà évoquées, « qui lui faisaient monter du cœur au cerveau les ivresses de mourir » (p. 126), et des larmes incessantes (« ses deux grands yeux ronds [...] pleuraient toujours sans un battement des paupières, pleuraient comme pleure le nuage et comme pleure la

---

<sup>20</sup>. Jacqueline Schaeffer, « L'Hystérie : une *libido* en crise face à la différence des sexes », in *Hystérie*, P.U.F., coll. « Monographies de psychanalyse », 2000, p. 122. J.-D. Nasio (*op. cit.*, p. 16) note de son côté que « *le corps de l'hystérique* » se caractérise par « *de fortes inhibitions sexuelles* » de la « *partie génitale* », qui est comme « *anesthésiée* ».

<sup>21</sup>. J. D. Nasio note que la femme hystérique est « *paisible* » et « *s'accorde une trêve* » « *quand elle est enceinte* » (*op. cit.*, p. 153).

fontaine », p. 136), les manifestations de son tempérament hystérique sont au nombre de deux principales :

– Tout d’abord, une espèce de paralysie de la volonté qui entraîne une inhibition des mouvements du corps :

Maintenant, sa volonté était paralysée. Elle n’était plus libre de se relever ni d’agir. Une force mystérieuse la dominait, qui lui faisait les mains inertes, le cerveau brouillé, le cœur vacillant comme une petite flamme fumeuse, battue des vents ; et, loin de se défendre, elle recherchait les occasions de s’enfoncer plus avant dans la souffrance, goûtait, avec une sorte d’exaltation perverse, les effroyables délices de son anéantissement<sup>22</sup> (p. 128).

– Ensuite, une frénésie quasiment incestueuse dans sa façon d’assouvir sa « rage de tendresse » et sa « passion charnelle d’amante » avec son fils pré-adolescent :

« Elle avait eu des rages de tendresse qui m’effrayaient et m’effrayent encore. En m’étreignant la tête, en me serrant le cou, en promenant ses lèvres sur mon front, mes joues, ma bouche, ses baisers s’exaspéraient et se mêlaient aux morsures, pareils à des baisers de bête ; à m’embrasser, elle mettait vraiment une passion charnelle d’amante, comme si j’eusse été l’être chimérique adoré de ses rêves, l’être qui n’était jamais venu, l’être que son âme et que son corps désiraient » (p. 136).

Son exemple confirme les données cliniques : le « rejet exagéré de la sexualité » n’exclut pas un « besoin sexuel excessif », et « un corps globalement érotisé » peut, chez l’hystérique, « coexister douloureusement avec une zone génitale anesthésiée », comme l’écrit le psychanalyste Nasio<sup>23</sup>.

Ainsi M<sup>me</sup> Mintié présente simultanément des symptômes de mélancolie, d’anémie, de refoulement sexuel et d’hystérie, qui résultent tout à la fois d’une hérédité chargée et du conflit baudelairien entre Spleen et Idéal, conflit évidemment insoluble dans l’étroite et hypocrite société bourgeoise du Second Empire. Ils témoignent en particulier de ce honteux maquignonnage qu’est alors le mariage, contre lequel s’élèvera Germaine Lechat, dans *Les affaires sont les affaires*. Au-delà de la pathologie, le cas de Mme Mintié est, comme celui de Jane Le Vassart, révélateur des effets mortifères de la condition infligée

---

<sup>22</sup>. Voir aussi : [...] « immobile et farouche, dans un fauteuil, comme une vieille paralytique » (p. 126).

<sup>23</sup>. J.-D. Nasio, *op. cit.*, p. 58 et p. 59.

aux femmes de la petite bourgeoisie par le mercantilisme triomphant dénoncé avec constance par notre imprécateur au cœur fidèle.

### L'ABBÉ JULES

Le personnage de l'abbé Jules nous est présenté par son neveu, qui l'a connu pendant son adolescence et qui tâche à reconstituer sa trajectoire<sup>24</sup>, mais sans prétendre pour autant décrypter « l'indéchiffrable énigme » de son oncle (p. 352). Il offre la grande originalité de présenter des symptômes d'hystérie traditionnellement réservés aux femmes et que Charcot n'a reconnus, chez quelques hommes, que comme une conséquence d'un traumatisme psychique de l'âge adulte. Mirbeau va donc beaucoup plus loin que lui.

Comme Jean Mintié, Jules Dervelle a été élevé par une mère « tendre naturellement et plus affinée de sensibilité que ne le sont les filles de campagne », et qui « avait passé une enfance presque douloureuse, incessamment blessée par la rudesse des êtres et la grossièreté des habitudes » (p. 350) ; Jules a hérité d'elle une extrême sensibilité. Son père, au contraire, était une brute<sup>25</sup>, et, comme M<sup>me</sup> Mintié, M<sup>me</sup> Dervelle craint de retrouver en son fils les tares héritées du père, les instincts qualifiés de « mauvais » par le narrateur : « Elle remarquait avec effroi, chez son fils, les mêmes gestes, les mêmes regards qu'avait son mari, quand celui-ci, après de longues absences, rentrait à la maison, braillant, sacrant, puant le vin de l'auberge et le crottin d'écurie » (p. 350). Ce fâcheux héritage, qui explique les « méchants tours » auxquels il se livre tout gamin, n'est pas efficacement combattu par sa mère dévote, ni par ses professeurs, qui récompensent sa haute intelligence par de très bonnes notes, de sorte que ses « déplorables instincts, nourris par une vie plus libre et oisive, se développèrent encore » (p. 350). Son caractère dominant est alors la violence : « On ne pouvait lui adresser la moindre observation qu'il ne s'emportât, menaçât de tout casser. Il avait des colères si terribles que tout le monde tremblait devant lui » (p. 350). Les « crises » qu'il

---

<sup>24</sup>. Il précise qu'il rédige « *d'après les souvenirs personnels que j'en ai, d'après les recherches passionnées auxquelles je me livrai chez les personnes qui le connurent et dans les divers milieux qu'il habita* » (*Œuvre romanesque*, t. I, p. 349 ; c'est à cette édition que renvoient les indications de pages).

<sup>25</sup>. Il « *était, paraît-il, un homme très violent, despote, coureur de filles et grandement ivrogne* », qui « *maltraitait* » sa femme, « *comme il maltraitait tout le monde, sans raison et sans pitié* » (p. 350).

traverse alors le rendent « semblable à un épileptique terrassé par son mal » (ibid.). Cette comparaison entre crises d'hystérie et crises d'épilepsie reviendra à maintes reprises dans le cours du récit<sup>26</sup>, conformément au diagnostic d'« hystéro-épilepsie » établi en 1865 par Moreau de Tours<sup>27</sup>.

Un autre trait de caractère durable est sa révolte contre l'ordre établi : le jeune et idéaliste Jules Dervelle rêve « de vagues cataclysmes » et de « renversements prodigieux de l'ordre social » (p. 351). Mais, à en croire le narrateur, il y a une bonne part de comédie provocatrice dans cet étalage d'opinions extrémistes, auquel il s'amuse, de telle sorte que, quand il décide de se « faire prêtre, nom de Dieu ! », sa mère ne voit là qu'un « odieux blasphème » et le considère comme « l'Antéchrist », cependant que le naïf curé du village, à l'instar du père du Don Juan de Molière, crie au « miracle » (ibid.). Cet histrionisme sera une caractéristique du personnage de Jules, sans qu'il soit facile de déterminer le dosage du jeu et de la sincérité, d'autant plus qu'il lui arrive, comme à tous les comédiens, de se prendre au jeu et d'être victime de ses propres mystifications<sup>28</sup>. Le psychiatre Lempérière écrit à propos de la personnalité hystérique :

« L'hystérique ne craint rien davantage que de passer inaperçu et, dans son besoin de paraître, utilise les procédés et artifices habituels au monde du spectacle. Afficher un personnage, jouer un rôle, répond pour l'hystérique à une nécessité impérieuse. [...] Derrière les déguisements qui la masquent, à travers la multiplicité des personnages qu'elle emprunte, la personne de l'hystérique ne se laisse pas connaître<sup>29</sup> ».

De fait, le narrateur est bien en peine d'expliquer la « vocation » sacerdotale de Jules, et se contente d'hypothèses, nullement incompatibles, exprimées à la forme interrogative :

---

<sup>26</sup>. Par exemple : « *Ses yeux agrandis, tordus comme dans une attaque d'épilepsie* » (p. 399) ; « *s'agita en musculaires grimaces d'épileptique* » (p. 441) ; « *mots grossiers, vite noyés dans une broue d'épileptique* » (p. 430). Voir aussi les allusions implicites : « *l'écume de sa fureur* » (p. 474) ; « *Une écume blanche borde ses lèvres* » (p. 482) ; « *à travers l'écume qu'un souffle d'air soulève* » (ibid.).

<sup>27</sup>. Gisèle Harrus-Révidi évoque de son côté les « *ressemblances phénoménologiques évidentes entre convulsions épileptiques et hystériques* » (op. cit., p. 43).

<sup>28</sup>. Ce sera aussi le cas du marquis d'Amblezy-Sérac, dans *Un gentilhomme*, et du baron Courtin, dans *Le Foyer*. Ç'a probablement été également le cas de Mirbeau lui-même, notamment au cours de ses douze années de prostitution journalistico-politique.

<sup>29</sup>. Lempérière, art. cit., *Encyclopædia Universalis*, 1980, t. VIII, p. 689.

« À quel sentiment avait-il obéi, en prenant cette détermination si imprévue ? S'était-il tracé, dans ce métier du prêtre, un plan d'existence à venir, en somme indépendante et facile, au regard des autres métiers ?... Ne s'était-il laissé guider que par son goût des mystifications excessives et des sacrilèges bravades ?... Peut-être n'était-il pas aussi pervers qu'il aimait à le paraître ?... Les idées condamnables, affichées avec fanfaronnade, peut-être n'existaient-elles qu'à la surface de sa nature, comme un masque, et peut-être gardait-il, au fond de son cœur, l'impérissable germe des éducations chrétiennes ? » (p. 352).

Voyons maintenant quels sont les autres symptômes d'hystérie de Jules à l'âge adulte. On peut en dégager trois principaux : les crises, symptôme le plus spectaculaire, le refoulement de ce qui « bouillonne » en lui, et les troubles de la sexualité.

- Plusieurs crises de Jules sont rapportées par son neveu et se conforment au schéma habituel. Tout d'abord, lors de sa visite au père Pamphile qui refuse de lui remettre ses économies :

« L'abbé écumait. Ses yeux agrandis, tordus comme dans une attaque d'épilepsie, découvraient le blanc de leurs globes, striés de veines pourpres. Sur ses lèvres se pressaient, se précipitaient, se crispaient des jurons, des mots inarticulés qui se perdaient dans un sifflement, dans un gargouillement de salive. Enfin, il fut pris d'une quinte de toux qui lui brisa la gorge et lui déchira la poitrine. Plié en deux, la face violette, les veines tendues, à se rompre, sur le col étiré, il semblait vomir la vie dans un épouvantable hoquet » (p. 399). Peu après : Ses nerfs se détendirent, son cœur se fondit dans un attendrissement, et, sans secousse, sans souffrance, les larmes jaillirent de ses yeux. Les cloches tintaient, tintaient, et Jules pleurait, pleurait » (p. 402).

Dans la deuxième partie du roman, la lecture d'Indiana produit sur l'abbé un effet qui ne manque pas d'effrayer son neveu :

« J'entends mon oncle, dont la respiration s'enroue, s'exhale en soupirs entrecoupés... Pourquoi ?... Je me hasarde à l'examiner de coin... ses yeux sont clos toujours, toujours ses bras pendent, et son corps est secoué de temps en temps d'un frisson nerveux... Puis c'est un silence de mort, qui achève d'épouvanter le narrateur et lui fait craindre le pire : Il est là, étendu, presque couché, dans la pose qu'il avait tout à l'heure. Mais sa figure est très pâle. [...] Et il ne bouge pas !... Une mouche circule sur son front, court sur ses paupières, descend le long du nez, remonte. Il ne bouge pas. Je saisis sa main : elle

est froide... Une écume blanche borde ses lèvres refermées.[...] Mais voici que ses doigts s'agitent ; à travers l'écume qu'un souffle d'air soulève, ses lèvres, faiblement, laissent échapper une plainte, puis une autre, puis une autre encore. Peu à peu les muscles de la face, raidis, se détendent ; sa mâchoire oscille et craque, sa poitrine se gonfle, respire, ses yeux s'entr'ouvrent ; et de la bouche qui cherche, toute grande, à se remplir de vie, sortent un long soupir, un long gémissement.[...] Mon oncle a posé ses yeux sur moi, des yeux dont le regard semble revenir de l'abîme, de l'enfer. Il ne sait pas encore où il est... il ne sait pas encore qui je suis... Et ce regard se ranime, s'étonne... Sans cesse il va de moi à la petite table, où le livre est resté... il cherche, il interroge, il s'humilie, il implore. En une minute, il traduit toutes les sensations que lui apportent la pensée revenue, la mémoire retrouvée » (p. 482).

• Or, selon Freud, il y a un rapport de cause à effet entre les crises hystériques, « équivalent d'une satisfaction masturbatoire<sup>30</sup> », et l'échec du processus de refoulement, qu'il considère comme une défense inappropriée du moi. Comme l'explique J.-D. Nasio, le moi, selon Freud, tente en vain de « neutraliser ce parasite interne qu'est la représentation sexuelle intolérable », et, par sa maladroite tentative pour la refouler et l'isoler, « porte la tension à son maximum<sup>31</sup> ». Le personnage de l'abbé Jules constitue une parfaite illustration de l'analyse freudienne : « son âme bouillonne », comme le note son rival, le grand vicaire (p. 353), et elle « bouillonne » même tellement que, selon son neveu, il aurait pu avoir une destinée exceptionnelle s'il avait pu discipliner et canaliser – Freud dirait « sublimer » – ses pulsions mal refoulées :

« Et je me suis demandé, quelquefois, quel homme aurait été mon oncle, si ce bouillonnement de laves, laves de pensées, laves de passion, dont tout son être était dévoré, avait pu trouver une issue à son expansion ! Peut-être un grand saint, peut-être un grand artiste, peut-être un grand criminel » (p. 430).

La notion de refoulement apparaît explicitement dans le roman :

« Toutes ces luttes intérieures, tous ces drames d'une âme en détresse, Jules, avec une volonté qui ne manquait pas

---

<sup>30</sup>. Voir J.-D. Nasio, *op. cit.*, p. 39.

<sup>31</sup>. J.-D. Nasio, *op. cit.*, pp. 35–36.

d'héroïsme, les comprima silencieusement au fond de son être moral, et personne, autour de lui, n'en ressentit le contre-coup » (p. 412). « Je sens qu'il y a en moi des choses... des choses... des choses refoulées et qui m'étouffent. » (p. 427). « Je sens qu'il y a en moi des choses qui m'étouffent, et qui ne peuvent sortir » (p. 430).

C'est cet échec du refoulement qui entraîne ce que Freud a appelé le processus de conversion, c'est-à-dire « la transformation de la charge sexuelle excessive en influx nerveux tout aussi excessif qui, agissant comme excitant ou comme inhibiteur, provoque une souffrance somatique<sup>32</sup> ». Ce qui caractérise en effet la névrose hystérique, c'est que « les conflits psychiques inconscients s'y expriment symboliquement en des symptômes corporels variés<sup>33</sup> ». Or c'est bien ce qui se passe, au cours de « ce combat persistant de l'esprit et du corps » qui déchire et épuise Jules, comme l'explique son neveu :

« Soit ambition de parvenir à quelque haute dignité ecclésiastique, soit repentance ou réflexion, il s'acharna à dompter sa nature révoltée, tenta de l'assouplir aux écœurements de la discipline, aux effacements de l'humilité, non point par la prière, et la passive observance des pratiques pieuses, comme font les faibles, mais par un **raidissement en quelque sorte musculaire de sa volonté**, par une **tension pour ainsi dire physique** de toutes ses facultés intellectuelles » (p. 352).

• À l'origine de la névrose de Jules, on trouve naturellement une immense frustration sexuelle, aggravée par les contraintes du célibat ecclésiastique et par la conviction, propre à la morale chrétienne contre-nature, que « l'amour est une cochonnerie » (p. 470)<sup>34</sup>. Comme l'explique Jacqueline Schaeffer, « l'hystérique accroît en permanence son niveau d'excitation pulsionnelle et entretient donc l'excès, l'ubris », et les crises nerveuses apparaissent comme « des manifestations d'une libido en souffrance<sup>35</sup> ». Cette insatisfaction et cette excitation

---

<sup>32</sup>. J.-D. Nasio, *op. cit.*, pp. 39-40.

<sup>33</sup>. Lempérière, art. cit., *op. cit.*, p. 686.

<sup>34</sup>. Voir aussi : « *Abjection de la chair ! s'écria-t-il. Indomptable pourriture ! Cochon ! Cochon ! Cochon !* », après l'agression contre Mathurine (p. 375).

<sup>35</sup>. Jacqueline Schaeffer, art. cit., p. 109.



permanentes inspirent à Jules des fantasmes érotiques obsessionnels<sup>36</sup>.

Plusieurs caractères de cette sexualité sont à noter :

– Tout d’abord, on peut y relever la trace d’une homosexualité mal refoulée. Par exemple dans ses fantasmes :

« Quelques nuées, de formes bizarres et changeantes, flottaient au ciel, rouges des suprêmes lueurs du couchant, et il lui sembla que c’étaient des sexes monstrueux qui se cherchaient, s’accouplaient, se déchiraient dans du sang » (p. 372).

De même, dans les gravures pornographiques entassées dans la mystérieuse malle vouée à l’auto-da-fe final, le narrateur adolescent aperçoit des images phalliques, des nudités prodigieuses, des seins, des ventres, des jambes en l’air, des cuisses enlacées, tout un fouillis de corps emmêlés, de ruts sataniques, de pédérasies extravagantes » (p. 514). Or, pour le psychanalyste Nasio, on trouve chez l’hystérique mâle « un degré variable d’homosexualité<sup>37</sup> » et une « singulière plasticité du moi » qui le rend étranger « à son identité d’être sexué » et le prédispose à « jouer aussi bien le rôle de l’homme que celui de la femme<sup>38</sup> ». Selon l’interprétation freudienne, l’hystérique en est resté au stade phallique, alors que « la différence entre le sexe masculin et le sexe féminin n’est pas acquise<sup>39</sup> », et cela témoignerait de son angoisse de castration. Cette

---

<sup>36</sup>. « *Malgré lui, l’impure obsession de la femme revenait, s’associait à sa honte, et, avec un involontaire tressaillement de ses muscles, avec une vibration suprême de ses moelles, il la retrouvait en lui, autour de lui, jusque dans l’opacité de l’ombre, jusque dans le symbolisme errant du ciel, où les nuages évoquaient d’impossibles nudités, d’impossibles enlacements, une multitude de figures onaniques et tordues, semblables aux gravures démesurément agrandies d’un livre obscène, qu’il avait eu jadis, au collège* » (p. 374). « *Des images impures, impossibles à chasser, dansaient devant ses yeux, l’arrachaient au livre, à la pensée, pour le plonger dans une suite de rêves obscènes où il trouvait d’involontaires assouvissements, et d’où il sortait, hébété, le cœur plein de dégoût* » (p. 412).

<sup>37</sup>. J.-D. Nasio, *op. cit.*, p. 60.

<sup>38</sup>. J.-D. Nasio, *op. cit.*, p. 25. Voir aussi p. 87 : « *Le fait essentiel demeure : il ignore s’il est un homme ou une femme. [...] Le problème de l’hystérie réside précisément dans l’impossibilité d’assumer psychiquement un sexe défini.* » Voir aussi Jacqueline Schaeffer : « *Les crises d’hystérie qui se produisent chez les hommes témoignent d’un conflit d’identification féminine, à la femme ou à la mère, insoluble par la seule voie psychique* » (art. cit., p. 123).

<sup>39</sup>. J.-D. Nasio, *op. cit.*, p. 70.

« incertitude sexuelle » propre à l'hystérique ne peut qu'être renforcée, chez Jules, par le port de la « soutane noire ».

– Ensuite, les satisfactions sexuelles de Jules ne sont, de toute évidence, que masturbatoires et alimentées par ses fantasmes et par ses rêves, auteurs de pollutions nocturnes (« involontaires assouvissements », p. 412). Comme Jean Mintié et Sébastien Roch, du roman homonyme, c'est à des plaisirs solitaires, à la fois source de dégoût et de frénésie, que se livre Jules, dans le secret de sa bibliothèque. Et la crise hystéro-épileptique qu'il subit au cours de la lecture d'Indiana par son innocent neveu, qui n'y comprend rien, n'est pas sans rappeler celle de la supérieure du couvent dans *La Religieuse* de Diderot<sup>40</sup>.

– Enfin, on a bien l'impression que Jules, avant son séjour parisien qui a pu le déniaiser, mais dont on ne saura rien, est très ignorant des choses du sexe, qu'il ne connaît apparemment que par la lecture d'« un livre obscène qu'il avait eu jadis, au collège » (p. 374). Résultat de cette combinaison de dégoût et d'ignorance : une extrême et caricaturale maladresse lors de sa tentative de viol de Mathurine, dont il saisit le cou, empoigne et laboure les seins et tord les scapulaires de ses « caresses profanatrices », sans savoir « à quelle incoercible folie il obéissait, lequel était en lui, du meurtre ou de l'amour », et sans véritablement tenter de manœuvre pour aboutir à la pénétration :

« La prendre, la renverser dans la sente, la coucher sur l'herbe qu'elle venait de cueillir, il y pensa. Pétrir avidement cette chair nue, et, vauté sur elle, l'obliger à se débattre sous l'étreinte de ses bras, à crier sous la morsure de sa bouche, il l'aurait voulu. Mais si ardente, si impérieuse que fût la tentation, il n'osa point. Une inquiétude vague, mêlée à une inconsciente pudeur, le retenait. [...] Une étrange fureur de passion lui poussait les bras en avant, tordait ses mains, précipitait toute sa chair vers il ne savait quel crime absurde et fatal. La faucille luisait sur l'herbe, près de lui ; il eut l'idée de s'en saisir, de frapper. Ce qui lui restait de raison s'en allait dans le vertige. Il n'eût pu dire à quelle incoercible folie il obéissait, lequel était en lui, du meurtre ou de l'amour.[...] Et, brusquement, comme une bête qui force sur une proie, il se rua sur elle. Au risque de

---

<sup>40</sup>. À propos des crises hystériques, Lempérière parle de « *décharges agressives et orgastiques* » et d'« *immobilité cataleptique de l'extase* » (art. cit., p. 687) ; et J.-D. Nasio d'« *excès d'affect sexuel* » qu'il compare « à un orgasme » (*op. cit.*, p. 40).

l'étrangler, d'un tour de bras, il lui serra le col et, de la main restée libre, il lui empoigna les seins, qu'il labourait, qu'il tenaillait, qu'il écrasait avec rage dans une atroce et sauvage étreinte. Un moment, il sentit remuer sous ses doigts un scapulaire, des croix, des médailles bénites que la malheureuse portait sur la peau, pendus au bout d'une chaînette d'acier, et il éprouva une joie horrible, une joie sacrilège, à les tordre, à les briser, à les enfoncer sur cette chair de femme, à les mêler aux caresses profanatrices dont il la meurtrissait. En même temps, il éructait des mots orduriers, épouvantables, des mots sans suite, des blasphèmes, coupés de hoquets et de halètements » (pp. 371-273).

On retrouve là ce « paradoxe de la vie sexuelle de l'hystérique », ou ce que Freud appelle « l'énigme contradictoire de l'hystérie » : « un besoin sexuel excessif » coexiste avec « un rejet exagéré de la sexualité », et « à l'hyperérotisation globale du corps non génital s'oppose une profonde aversion pour le coït génital<sup>41</sup> ».

Le personnage de l'abbé Jules est sans doute un des premiers spécimens littéraires d'hystérique mâle, et, ne serait-ce qu'à ce titre, il mérite de retenir notre attention. Pour le romancier, dont le tempérament révèle aussi de notables tendances à l'hystérie, il présente un quadruple intérêt : par son histrionisme, il est une figure haute en couleurs et très théâtrale, qui est bien de nature à frapper efficacement l'imagination du lecteur ; par ses contradictions poussées à l'extrême, ses incohérences, ses perpétuels basculements, où l'on reconnaît l'empreinte de Dostoïevski, il incarne – au sens littéral du terme – le tragique de la condition humaine, déchirée entre des postulations contradictoires, et il est bien, selon le mot de Mallarmé souvent cité par le romancier, notre « douloureux camarade » ; par ses mystifications et son goût de la provocation, il met en cause, non seulement la tourbe des larves humaines, mais surtout l'organisation sociale pathogène qui les fabrique et les mutile ; enfin, par ses souffrances de « damné », selon le terme de Maupassant, il est en mesure, nonobstant ses excentricités ou ses actes odieux, de susciter notre pitié douloureuse pour une victime de la répression sexuelle et de la morale catholique, hypocrite et mortifère.

## **CLARA**

---

<sup>41</sup>. J.-D. Nasio, *op. cit.*, p. 59.

De Miss Clara, la sadique Anglaise du Jardin des supplices, nous ne savons que fort peu de choses avant qu'elle ne fasse son entrée dans le récit au chapitre V d'« En mission » : c'est tout juste si le narrateur apprend qu'elle a voyagé dans le monde entier, ce qui peut expliquer son relativisme moral, qu'elle est immensément riche, ce qui la place au-dessus du commun des mortels, et aussi au-dessus des lois faites pour les « croupissantes larves », et que, quoiqu'Anglaise, elle vit en Chine, lieu de tous les fantasmes. Mais de son hérédité et de son enfance, nous ne saurons rien : Mirbeau a totalement rompu avec les présupposés du roman « réaliste » dont il était encore imprégné en rédigeant *Le Calvaire* et *L'Abbé Jules*, et il n'a cure désormais de reproduire une pseudo-réalité pré-existante : dans ce patchwork qu'est *Le Jardin des supplices*<sup>42</sup>, on passe du « contes de fées » (p. 135) au « cauchemar » (p. 247), de sorte que Clara apparaît plus comme une figure mythique, fantasmée par le narrateur<sup>43</sup>, que comme un être de chair et d'os emprunté à l'expérience du romancier.

Ce nonobstant, elle a été qualifiée de « dégénérée hystérique avec perversion profonde de l'instinct sexuel », par Charles-Edmond Cornille dans sa thèse de médecine de 1922<sup>44</sup>. Pour justifier ce diagnostic, il s'appuie essentiellement sur la « classique scène d'hystérie » qui clôt le récit et qu'il présente de la sorte : « Un orage dégénératif va se déchaîner à la suite d'une exaltation sexuelle intense et terminant probablement une série d'orgasmes péniblement provoqués<sup>45</sup>. » De fait on y retrouve toutes les phases classiques :

Elle était extraordinairement pâle et son corps tremblait, secoué par des spasmes nerveux. Je voulus lui prendre les

---

<sup>42</sup>. Voir Pierre Michel, « *Le Jardin des supplices : entre patchwork et soubresauts d'épouvante* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 3, 1996, pp. 46-72. La pagination renvoie à notre édition critique du roman dans le tome II de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, 2001.

<sup>43</sup>. « *Existe-t-elle réellement ?... Je me le demande, non sans effroi... N'est-elle point née de mes débauches et de ma fièvre ? N'est-elle point une de ces impossibles images, comme en enfance le cauchemar ? Une de ces tentations de crime comme la luxure en fait lever dans l'imagination de ces malades que sont les assassins et les fous ?... Ne serait-elle pas autre chose que mon âme, sortie hors de moi, malgré moi, et matérialisée sous la forme du péché ?* » (p. 319).

<sup>44</sup>. Charles-Edmond Cornille, *Sur quelques dégénérés dans les œuvres d'Octave Mirbeau*, Lille, Faculté de médecine et de pharmacie, 1922, p. 47.

<sup>45</sup>. Charles-Edmond Cornille, *op. cit.*, p. 46.

mains... Ses mains étaient toutes glacées. [...] Sa pâleur, ses lèvres exsangues et sa voix qui était comme un râle, me firent peur... Je crus qu'elle allait mourir. [...] La gorge nue, les deux seins crevant l'étoffe déchirée du corsage, les jambes tendues et vibrantes ainsi que les cordes d'une viole, elle respirait avec effort... [...] Elle ne m'entendait pas, ne me voyait pas, la face perdue dans le coussin. [...] Clara ne remuait plus... Sous ses paupières effrayamment ouvertes, les yeux révoltés ne laissaient voir que leurs deux globes blancs... [...] Le pouls de Clara battait toujours avec la même régularité rassurante, comme si elle eût été en pleine vigueur de santé. Pas une minute, la vie n'avait cessé d'habiter cette chair qui semblait à jamais morte. [...] Tout à coup, elle poussa une plainte ; les muscles de son visage se crispèrent, et de légères secousses nerveuses agitèrent sa gorge, ses bras et ses jambes. [...] Alors, Clara commença de se débattre. Tous ses muscles se bandèrent, effroyablement soulevés et contractés... ses articulations craquèrent, comme les jointures d'un bateau désarmé dans la tempête... Une expression de souffrance horrible, d'autant plus horrible, qu'elle était silencieuse, envahit sa face crispée et pareille à la face des suppliciés, sous la cloche du jardin. De ses yeux, entre les paupières mi-fermées et battantes, on ne voyait plus qu'un mince trait blanchâtre... Un peu d'écume moussait à ses lèvres... [...] Nous lui tenions les poignets de façon à l'empêcher de se labourer la figure avec ses ongles. Et il y avait, en elle, une telle force d'étreinte que je crus qu'elle allait nous broyer les mains... Dans une dernière convulsion son corps s'arqua, des talons à la nuque... Sa peau tendue vibra. Puis la crise, peu à peu, mollit... Les muscles se détendirent, reprirent leur place, et elle s'affaissa, épuisée, sur le lit, les yeux pleins de larmes. Durant quelques minutes, elle pleura, pleura... Larmes qui coulaient de ses yeux intarissablement et sans bruit, comme d'une source ! [...] Sa main était, maintenant, toute molle, moite et brûlante dans ma main. Ses yeux, encore vagues et lointains, cherchaient à reprendre conscience des objets et des formes, autour d'elle. Elle semblait revenir d'un long, d'un angoissant sommeil. [...] Et elle s'endormit, contre moi, d'un sommeil calme, lumineux et lointain, et profond, comme un grand et doux lac, sous la lune d'une nuit d'été » (pp. 326-336).

On trouve cependant dans le roman d'autres indices du tempérament hystérique de Clara, et notamment quatre

caractères propres au moi hystérique, d'après le psychanalyste Nasio :

• Tout d'abord, ce qu'il appelle « un moi insatisfait » : selon lui, « l'hystérique est fondamentalement un être de peur qui, pour atténuer son angoisse, n'a trouvé d'autres recours qu'entretenir sans cesse, dans ses fantasmes et dans sa vie, l'état pénible d'insatisfaction<sup>46</sup> ». C'est précisément ce que fait Clara à l'occasion de ses visites hebdomadaires au jardin des supplices du bague de Canton, au retour desquelles elle traverse une crise d'inassouvissement : elle est condamnée, comme l'a bien vu Sandra Teroni<sup>47</sup>, au cycle ennui, désir, distraction, spasme et catalepsie. Tout se passe comme si l'orgie de sang avait permis la régénération, comme si elle était une condition de la purification, comme si elle permettait une régression à l'innocence de l'enfant. Pour Mirbeau, en effet, la possession ne délivre pas du tourment du désir : au contraire, elle l'avive. Seul l'anéantissement du désir – le nirvana des bouddhistes<sup>48</sup> – est libérateur. C'est ce à quoi, paradoxalement, est arrivée Clara dans l'état où elle se trouve. Mais cette « petite mort » n'est qu'un état éphémère, si l'on en croit la Chinoise qui l'emporte chaque fois du bague vers le bateau de fleurs : « Et ce sera à recommencer !... Ce sera toujours à recommencer » (p. 335).

C'est également cette paradoxale insatisfaction qui incite Clara à jeter son dévolu sur un anti-héros, l'anonyme narrateur au visage ravagé, qu'elle traite avec une commisération chargée de mépris (elle le qualifie de « petite bête », « petite chiffé », « petit voyou », « petite femme de rien du tout », « pauvre petite âme frileuse et timide », « petite bête qui ne comprend rien », « tu n'es pas un homme », « vous n'êtes qu'une vieille poule », « pauvre mignon », « petit cochon », « gentil bébé »), mais dont elle a cependant besoin, conformément à l'analyse de Nasio : « L'hystérique décèle chez autrui, avec une perception très aiguë, le signe [...] d'une impuissance touchante sur laquelle il s'apitoie, mais à laquelle il ne pourra

---

<sup>46</sup>. J.-D. Nasio, *op. cit.*, p. 19.

<sup>47</sup>. Sandra Teroni, « *Le Jardin des supplices*, slittamenti di genere », in *Seminari pasquali di analisi testuale*, n° 8, Universités de Bologne et de Pise, Ed. Ets, Pise, 1993, p. 50 et p. 84.

<sup>48</sup>. Rappelons que Mirbeau a précisément signé du pseudonyme de Nirvana ses *Lettres de l'Inde* de 1885.

pas remédier<sup>49</sup> ». Et, de fait, le narrateur ne cesse d'évoquer son impuissance<sup>50</sup>.

• Ensuite, le « moi hystérisant », qui « hystérise le monde » en transformant la « réalité matérielle en réalité fantasmée » qui « peut servir comme déclencheur d'un orgasme auto-érotique<sup>51</sup> ». Ainsi Clara voit-elle dans la nature un universel frémissement d'amour comparable à celui qui possède tout son corps :

« Pourquoi y aurait-il tant de fleurs qui ressemblent à des sexes, si ce n'est pas parce que la nature ne cesse de crier aux êtres vivants par toutes ses formes et par tous ses parfums : "Aimez-vous !... aimez-vous ! faites comme les fleurs... Il n'y a que l'amour !" Dis-le aussi qu'il n'y a que l'amour ! » (p. 283).

Et elle approuve le jovial bourreau « patapouf » quand il affirme que « la loi unique de la Vie », c'est « l'amour » et que les fleurs « font l'amour... rien que l'amour [...], tout le temps et par tous les bouts » (p. 294).

• En troisième lieu, la malléabilité du moi hystérique, qui lui permet de jouer indifféremment le rôle de l'homme et de la femme. Or, si Clara a tous les atouts de la vamp et de la femme fatale, elle n'en joue pas moins avec son faible amant, féminisé et infantilisé (il se qualifie lui-même d'« enfant débile et inquiet », p. 248), le rôle habituellement dévolu aux hommes<sup>52</sup> : « Dire que je ne suis qu'une femme... une toute petite femme... [...] et que, de nous deux, c'est moi l'homme... et que je vau dix hommes comme toi ! » (p. 296).

• Dernier symptôme du moi hystérique de Clara : d'un côté, elle érotise le monde et cherche une jouissance auto-érotique dans des spectacles apparemment non sexuels, tels que celui du poète se précipitant pour attraper des morceaux de viande putréfiée, ou celui des deux condamnés actionnant la cloche qui retournent le cadavre du supplicié ; mais, de l'autre, elle ne semble pas se satisfaire du coït, qui n'est jamais évoqué – pas même lorsqu'elle se donne au narrateur, sur le bateau, alors

---

<sup>49</sup>. J.-D. Nasio, *op. cit.*, p. 20.

<sup>50</sup>. Par exemple : « *J'aurais bien voulu pleurer, je ne le pus... J'aurais bien voulu parler encore ; je ne le pus davantage* » (p. 246) ; [...] « *de l'impuissance à l'exaspération de mes désirs charnels* » (p. 298) etc.

<sup>51</sup>. J.-D. Nasio, *op. cit.*, pp. 21–22.

<sup>52</sup>. Il en était déjà de même de Renée, « *la belle Madame Saccard* », dans ses rapports avec le faible et efféminé Maxime, dans *La Curée* de Zola.

qu'il vient de lui avouer sa canaillerie<sup>53</sup> –, et lui préfère visiblement une érotisation de l'ensemble du corps :

« J'ai dans tout le corps des secousses pareilles à de l'amour » (p. 247) ; « elle tendait tout son corps svelte et vibrant aux brutalités, aux coups, aux déchirements » (p. 263) ; « je sentais courir des frissons tout le long de son corps » (p. 266) ; « Clara s'était collée contre moi, toute frémissante » (p. 269) ; « Même quand son esprit est loin de l'amour, qu'il se raidit, se crispe et proteste contre l'amour, c'est de l'amour, toujours, ce sont toutes les formes, toutes les ivresses, toutes les ardeurs de l'amour qui animent, et pour ainsi dire, modèlent ce corps prédestiné » (p. 322)...

Elle ne cesse de solliciter les baisers (« ta bouche... ta bouche... ») et les caresses de son amant, dont elle fouette les désirs charnels par ses tenues (« nue dans une transparente tunique de soie jaune », p. 243), qu'elle grise par ses parfums et qu'elle provoque par ses gestes et ses propos, mais c'est le plus souvent pour le repousser : « Ah ! je ne veux plus t'aimer... Je n'ai plus de désirs pour toi... Cette nuit tu coucheras tout seul, dans le kiosque » (p. 311) ; « D'un coup de rein, Clara se dégage de ma gauche et lourde étreinte. [...]. Le vilain bouc que vous êtes !... Laissez-moi » (p. 324). Comme l'écrit Nasio de la femme hystérique, elle « s'offre, mais ne se livre pas », elle « peut s'offrir à l'orgasme, mais ne se livre pas pour autant à la jouissance de l'ouvert<sup>54</sup>. » Cela ne peut que la conduire à l'insatisfaction et à la même « rage d'inassouvissement » que les femmes qui se ruent sur l'idole aux sept verges de bronze (p. 332) : elle est condamnée à un éternel recommencement.

Pour le romancier, l'hystérique Clara présente l'incomparable intérêt d'être tout à la fois une comédienne, comme l'abbé Jules – avec tout ce que cela comporte d'excès et de théâtralité, mais aussi d'ambiguïté et d'équivoque –, et un « monstre », comme elle le reconnaît elle-même, c'est-à-dire un être en dehors des normes morales et sociales, dont, par sa seule existence, elle révèle les « mensonges », à l'instar des génies :

« Est-ce que l'homme de génie n'est pas un monstre, comme le tigre, l'araignée, comme tous les individus qui vivent au-

---

<sup>53</sup>. Quant aux deux années passées par le narrateur chez Clara, nous n'en savons rien, si ce n'est qu'il a fini par fuir les « *pires tortures* » qu'elle lui a infligées et qui ont suscité en lui un « *prodigieux dégoût de [lui]-même* » (p. 249).

<sup>54</sup>. J.-D. Nasio, *op. cit.*, p. 61.



dessus des mensonges sociaux, dans la resplendissante et divine immoralité des choses ? » (p. 302).

\* \* \*

Ainsi Mirbeau romancier, en projetant dans son œuvre ses frustrations et ses fantasmes, en prêtant à ses personnages ses propres tendances à l'excès et à la provocation, en reprenant à son compte des idées qui étaient dans l'air du temps, tout en s'appuyant sur des observations et hypothèses de Charcot et en illustrant par avance certaines analyses freudiennes, est parvenu à faire deux bons usages de personnages hystériques.

– D'une part, ils lui servent à révéler l'inhumaine compression affective et sexuelle qui pèse sur les individus dans les sociétés occidentales – notamment sur les femmes et sur les prêtres – et contre laquelle ils se dressent sans pouvoir trouver de remèdes véritables à leurs inassouvissements : pour un écrivain libertaire, en perpétuelle révolte contre l'homicide bonne conscience de la société bourgeoise, ils sont donc des alliés précieux.

– D'autre part, par leur histrionisme et leur frénétisme, qui font d'eux des énigmes vivantes, ils lui permettent tout à la fois de dramatiser, voire de théâtraliser le récit ; de désacraliser les valeurs consacrées ; de distancier les lecteurs par la caricature et l'humour ; et de conférer au propos corrosif de l'écrivain une particulière efficacité. Pour un romancier novateur, soucieux de rompre avec les présupposés du roman prétendument réaliste, d'en finir avec la psychologie en toc de Paul Bourget, et d'effacer les artificielles frontières génériques, afin d'aider à révolutionner le regard de ses contemporains, ces esprits fraternels que sont les hystériques ne peuvent être que fascinants.

*Pierre MICHEL*

*Université d'Angers*

[Il s'agit du texte d'une conférence donnée aux étudiants de maîtrise de l'université de Bretagne-Sud, à Lorient, le 13 décembre 2001.]